

tesque des Dieux de l'Iliade, et la danse des pasteurs cyclo-péens de l'Odyssée dans la plupart des *allegro* et des *schezzo* du même maître.

Par deux points, Beethoven répond aux sentiments les plus poétiques de notre temps. Personne, plus que lui, n'est capable d'en consoler les doutes, par ces violentes issues qu'il vous ouvre à chaque instant vers l'infini. Lui aussi, il s'est nourri du scepticisme dont nous avons tous pressé l'amère mamelle; il s'est complu à en peindre les ténèbres, les douleurs, les orages; mais il est plus fort que la tempête dont il ne semble souvent avoir assemblé les nuages autour de sa tête, que pour se donner le plaisir de les déchirer par un effet soudain de sa volonté, et pour faire voir, tout-à-coup et face à face, les béatitudes et les splendeurs du ciel au milieu des cris de souffrance de la terre.

Beethoven n'est pas seulement le poète du doute, il est aussi celui de la nature. Jamais ame plus tendre et plus énergique à la fois ne refléta le spectacle de la création. Si la mélodie de Weber est comme le soupir de l'ame humaine repliée sur elle-même et abandonnée à ses plus mélancoliques rêveries, l'harmonie de Beethoven évoque toutes les ames répandues sous les apparences terrestres, elle les invite à la société du genre humain et y fait entendre la voix de leurs plaintes et de leurs espérances. Dans cet accord du génie de l'homme et de celui de la nature, l'auteur des symphonies a puisé des qualités qui ne se sont pas, que je sache, rencontrées dans un autre artiste. Raphaël a donné aux modernes l'image de la grâce, Michel-Ange celle de la force; mais ces deux athlètes se sont partagés le domaine de l'art et l'admiration de leur siècle; ils se sont mesurés sans s'unir. Ils revivent ensemble dans Beethoven, aussi suave par instants que le peintre de la *Madone*, aussi terrible que celui du *Jugement dernier*.